

## Prologue

Le soir de mai est frais sur la grande terrasse toute dorée du soleil couchant. Je frissonne et ajuste le châle sur mes épaules. Je ne me lasse pas de contempler, de cet endroit dominant le quartier de Cimiez, toute la ville de Nice en contrebas où les lumières s'allument peu à peu et les bateaux qui ont positionné leurs feux sur le port qui s'embrume. Une dernière coupe de Champagne, un petit-four pour accompagner la nostalgie. Les amis fidèles sont venus fêter mes quarante ans, m'ont félicité pour ma sérénité et ma beauté et sont tous partis. Mon petit garçon s'est endormi.

Introspection.

Suis-je vraiment complètement apaisée ?

Depuis cinq ans, depuis que cet enfant est arrivé dans ma vie, que je lui ai donné tout mon amour, j'ai essayé de me détacher du passé tragique et douloureux, sans y parvenir vraiment. Passé qui pèse lourd, en dépit de ma relative jeunesse.

J'étais fière, enfant, de faire partie de la lignée des de Sanctis. Grand-papa me racontait leur histoire. Pourquoi une telle malédiction s'est-elle abattue tout à coup sur ceux qui portaient ce patronyme ? J'espère que mon petit garçon, le dernier de la lignée, fera un jour honneur à ses aïeux. Nous sommes les deux seuls rescapés de tant de malheurs accumulés. Je l'ai protégé des événements qui ont précédé sa naissance mais il grandit, est intelligent et sensible et pose de plus en plus de questions. Le secret total sur l'histoire de sa famille ne peut que le perturber et l'angoisser. Je dois pouvoir lui en parler sereinement, en

préservant bien sûr son innocence, en gommant la noirceur des faits. Je veux lui donner la quiétude, l'équilibre et le bonheur auxquels il a droit.

Demain je vais ouvrir la malle de cuir patiné où sont enfermés les secrets du passé. Je me sens assez forte maintenant pour accepter ce qu'il fut et m'en délivrer. Je dois choisir une fois pour toutes le présent et le chemin de l'avenir.

**Les Grands Parents**  
**Ceux qui les ont précédés**



## La Maison Rose

En une belle journée de mai 1930, Monsieur et Madame de Sanctis pendent la crémaillère et fêtent la venue au monde de leur premier enfant, le petit Charles-Henri. Le père, Jean-Charles, grand et bel homme à la chevelure rebelle, à la peau mate et aux grands yeux noirs reçoit ses invités avec son épouse, blonde et gracieuse, qui paraît bien petite à ses côtés et pourtant déborde d'énergie.

L'imposante demeure de trois étages, un ancien palais niçois du dix-neuvième siècle, entièrement et magnifiquement restauré par les soins du maître des lieux, porte encore en mosaïque sur son fronton, son nom d'origine : 'La Maison Rose' et ses murs sont effet d'un rose pâli et patiné, doux aux regards.

Jean-Charles, ébéniste de formation, excellent peintre, réhabilite avec succès de beaux immeubles anciens, trop souvent laissés à l'abandon et il s'est entiché de celui-ci, proche du vieux Nice de son enfance. Situé non loin de la Préfecture, à deux pas de l'Opéra et du Palais de Justice, il ne demandait qu'à revivre, avec son escalier de marbre, ses fresques aux lavis bleus sauvegardées et restaurées. Deux locaux à usage commercial flanquent l'imposant porche en pierre donnant sur la rue. L'un lui sert d'atelier, dans l'autre il reçoit ses clients. Le porche s'ouvre sur une salestre. De cette cour pavée la façade de la maison s'offre aux regards, couverte de grappes d'une luxuriante et odorante glycine mauve.

Le couple n'habite pour l'instant que le rez-de-chaussée et le premier étage, espérant dans les années suivantes occuper tout l'espace avec plusieurs enfants.

Dans le grand salon du premier étage, les invités, coupe de champagne à la main, admirent l'excellent travail de l'artisan. Denise, l'heureuse maman, ne quitte pas des yeux le berceau d'acajou où le petit Charles-Henri est l'objet de toutes les attentions. On s'extasie sur les beaux yeux noirs de l'enfant.

La réception animée et gaie est réservée à la famille et aux amis proches, sans représentants officiels. Modeste, Jean-Charles n'a aucune prétention et ne brigue pas les honneurs.

Quelques heures plus tard, les derniers invités partis, la Maison Rose retrouve son calme dans le soir suave et doré où danse encore une poussière de soleil. Ne subsistent que les bruits assourdis de rangement et le tintement de verres de cristal.

Jean-Charles, dans son bureau, s'accorde un moment de réflexion et de paix. A trente ans, il a réalisé son rêve mais n'oublie pas combien son père l'a aidé.

Il ouvre la vieille malle où sont précieusement conservés les souvenirs de famille et commence à parcourir avec nostalgie les cahiers de ses aïeux.

## Carlo

Carlo, petit Italien né dans une famille pauvre de la région d'Ombrie, orphelin à l'âge de six ans, fut recueilli par les religieux d'un monastère au début du dix-neuvième siècle.

Ces hommes érudits et charitables, découvrant un enfant précoce et intelligent lui enseignèrent la lecture et l'écriture. Les poutres de leurs vieux bâtiments menaçant de s'effondrer, on lui apprit en outre, directement sur le chantier, le métier de charpentier. Son plaisir de savoir écrire était tel qu'il commença à tenir une sorte de petit compte-rendu de ses journées. Plus tard il relata ses aventures.

Au milieu du dix-neuvième siècle, le mouvement révolutionnaire effrayait les moines. Ils tenaient des conciliabules à mi-voix sur les combats pour la République, évoquaient le démon Garibaldi en lutte contre la papauté. Carlo venait d'avoir seize ans. Il avait reçu une éducation religieuse très poussée en vue de rester dans la communauté, mais depuis quelque temps il ne supportait plus le quotidien monotone du monastère, les prières sans cesse répétées et rêvait du monde extérieur. L'envie de déguerpir de cet enfermement le saisit brusquement.

Par une belle nuit de printemps il prit son maigre baluchon, ses écrits dont il était si fier, son certificat de baptême et se sauva, laissant un mot de remerciement à ceux qui l'avaient élevé avec tant de générosité.

Il décida de se diriger vers le nord de l'Italie. Il s'enivrait de sa liberté, marchait allégrement, contemplait

avec émerveillement la nature qui s'offrait à lui. Il devait cependant absolument trouver à travailler, au moins pour gagner de quoi se nourrir, n'ayant que de la menue monnaie dans son escarcelle.

Carlo proposa ses services dans les villages traversés, évitant les grandes villes où il ne se sentait pas en sécurité. Habitué à la vie ascétique du couvent, il n'était pas exigeant, acceptait toutes les corvées pour quelques sous, dormant dehors ou dans les granges, se lavant aux fontaines ou dans les rivières. Il restait parfois plusieurs jours au même endroit quand il avait la possibilité d'exercer son métier de charpentier.

La plupart des villageois étaient pauvres et analphabètes. Ebahis par ce vagabond qui pouvait lire et écrire, ils l'invitaient à partager la maigre soupe au pain, l'écoutaient, à la tombée du jour, parler et raconter. Les gros propriétaires eux, le soupçonnaient d'être un espion. Certes on lui donnait du travail, on le payait si peu... et on le laissait dehors avec une gamelle de pâtes à peine cuites et refroidies.

La traversée de la Toscane l'émerveilla. Sous le soleil radieux de l'été, il prenait parfois le temps de dessiner, avec la relation de ses aventures, une des nombreuses églises rencontrées, ou une jolie maison sur un vallon entouré de cyprès.

Il marcha pendant des mois, toujours enthousiaste malgré les aléas de son parcours et finit par arriver aux alentours de Nice. Le comté était encore dépendant du Piémont. Peu après son arrivée Nice fut cédée à la France. Il apprit avec étonnement que Garibaldi, ce diable dont les religieux parlaient en se signant y était né et y avait vécu. Les exploits de ce grand aventurier le fascinèrent.

Carlo aima l'ambiance de la vieille ville, contempla avec fascination l'horizon, époustoufflé par la mer si bleue. Captivé par les pointus partant à l'aube vers le large, il se

fit embaucher par les pêcheurs et travailla un moment avec eux. Puis l'envie lui vint de reprendre son périple de routard. Carlo voulait poursuivre son voyage vers la France dans les pas de Garibaldi.

Cette entreprise s'avéra beaucoup plus pénible et difficile qu'il ne le pensait. La paysannerie était en révolte. Il dut faire face à beaucoup d'hostilité ; on se méfiait de l'étranger, le travail était rare. Il s'efforça d'appriivoiser la langue française, subit deux hivers très rigoureux dans les montagnes enneigées, faillit plusieurs fois mourir de froid et de faim. Carlo trouvait heureusement refuge dans les églises. Il racontait son enfance au couvent, montrait sa bible et était bien accueilli.

Il avait passé quatorze années sur les routes depuis sa fuite du monastère quand il arriva à Dijon à l'automne 1870. Il y apprit la présence de son héros Garibaldi, venu soutenir la France en guerre contre la Prusse et décida de combattre à ses côtés. Engagé dans l'Armée française, Carlo participa à la bataille des Ardennes, fut blessé à Sedan et décoré.

Il assista, au mois de Septembre à la proclamation de la République française. Soigné dans un hôpital de Charleville-Mézières il se rétablissait bien de ses blessures. Ses années de vagabondage par tous les temps, lui avaient forgé une santé de fer, un corps d'athlète mince et musclé. Il se rétablissait d'autant mieux d'ailleurs que la jeune infirmière à son chevet n'était pas insensible aux attraits de ce bel italien de trente ans, à son regard de velours. Il avait appris tant de choses au cours de ses voyages, savait si bien les lui narrer avec son accent chantant.

Au cours de son errance, Carlo avait troussé quelques filles faciles mais l'amour qu'il ressentait pour la blonde Marie l'éblouit. Ils firent front tous deux à l'opposition des

parents de Marie, peu désireux de voir entrer un étranger dans la famille et décidèrent de se marier.

Carlo reprit son métier de charpentier, s'établit à son compte dans la région. Le travail ne manquait pas.

Tout était à reconstruire.